

La chaise de Samuel Archibald

Arvida de Samuel Archibald, Le Quartanier, « Polygraphe »,
342 p.

Samuel Mercier-Tremblay

Numéro 239, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65876ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier-Tremblay, S. (2012). Compte rendu de [La chaise de Samuel Archibald / *Arvida* de Samuel Archibald, Le Quartanier, « Polygraphe », 342 p.] *Spirale*, (239), 69–69.

La chaise de Samuel Archibald

PAR SAMUEL MERCIER-TREMBLAY

ARVIDA de Samuel Archibald
Le Quartanier, « Polygraphe », 342 p.

À la publication d'*Arvida* à l'automne 2011, plusieurs critiques ont souligné les talents de conteur de Samuel Archibald. Si les « histoires » du premier recueil de nouvelles de l'auteur sont effectivement teintées par les récits populaires et familiaux, il serait toutefois réducteur de limiter la portée de ce livre paru aux éditions du Quartanier à un simple jeu autour des origines de l'écriture.

Le rapport au conte est toutefois bien réel. Apparitions mystérieuses et bêtes mythiques peuplent les nouvelles d'*Arvida*, mais le conte n'est peut-être pas fondamentalement le moteur du recueil ou, du moins, son emploi n'est pas sans rappeler celui qu'en faisait Jacques Ferron dans *La chaise du maréchal ferrant*. Rappelons que, dans ce roman, Ferron mettait en scène une succession de héros nommés Jean Goupil qui utilisaient la chaise volante du Diable pour mener à bien leurs aventures.

De Jean Goupil en Jean Goupil, le Diable — antagoniste légendaire s'il en est un — devenait de plus en plus faible et pathétique, jusqu'à ce que son évocation même n'arrive plus à effrayer une génération qui se servait impunément de sa chaise magique sans en craindre les conséquences. L'usage que fait Samuel Archibald des histoires héritées de sa ville natale est à l'image de la chaise du Diable volée par Jean Goupil. Alors que la fin de la peur légendaire laissait entrevoir chez Ferron un avenir souverain et libre, Archibald entraîne cependant son lecteur dans des lieux moins sereins.

L'AMÉRIQUE IMPOSSIBLE

Il faut dire que la ville d'*Arvida* est un lieu étrange pour envisager un quelconque rapport à la mémoire : « *Arthur Vining Davis l'a rêvée et lui a donné pour nom l'acronyme*

des deux premières lettres de son prénom et de ses patronymes. [...] Des hommes l'ont dessinée et d'autres l'ont bâtie et les employés de l'Alcoa et de l'Alcan l'habitent depuis ». Ville-concept, rêve industriel, *Arvida* a été littéralement plantée au milieu de nulle part, à l'image même d'une Amérique qui se projetait dans un avenir bâti de mains d'hommes.

L'Amérique d'Archibald est un projet manqué, c'« est une mauvaise idée qui a fait du chemin ». Le retournement de l'ancien slogan publicitaire de Ford (« *des idées qui font du chemin* ») — qui était martelé au temps de la *Soirée du hockey* — vient appuyer cette image d'un rêve qui n'a su donner que « *des routes interminables qui ne mènent nulle part* ». Ces mêmes routes sont empruntées par les héros d'*Arvida*, que ce soit dans « Antigonish » ou « Amérique », avant qu'ils ne se voient contraints de revenir à leur point de départ. À l'image de cet homme se jetant du haut du pont de Shipshaw dans « Madeleines », « *le seul pont en aluminium au monde* », le rêve qui a bâti l'Amérique (et *Arvida*, avec son aluminerie) ne suffit pas à rendre les lieux habitables.

FICTION ET POÉTIQUE DE LA PETITE VILLE

L'opposition ville/campagne a été longtemps reconduite par la littérature moderne. Dans *Arvida*, la petite ville prend la valeur d'un espace que l'on pourrait qualifier d'« intermédiaire » si ce mot n'impliquait pas un passage possible vers un monde qui continuerait d'avancer. Mais au milieu de l'Amérique, il y a plutôt *Arvida* et toutes ces autres petites villes à l'avant-poste d'une modernité inachevable.

Que ce soit dans les chansons d'*Avec pas d'casque* de Fred Fortin ou encore dans le



Rivière-du-Loup natal de Nicolas Dickner, ce rapport à une ruralité ou à une urbanité secondaire sert à mettre de l'avant des personnages en dehors de la marche du progrès. « *Arvida n'a jamais été une ville au cœur de l'histoire, mais un lieu rigoureusement en dehors* ». Cette sortie de piste empruntée par d'autres artistes et écrivains contemporains d'Archibald permet peut-être d'entrevoir une voie de salut à travers la fiction.

Dans « Madeleines », sorte d'art poétique qui termine le recueil, l'auteur se demande comment faire naître le récit à partir de sa vie à *Arvida* et il en vient à la conclusion que « *[l]es MacCroquettes ne sont pas des madeleines, l'oubli est plus fort que la mémoire et on peut pas écrire toute sa vie sur l'impossibilité de raconter* ». Le vol des histoires et des souvenirs des habitants d'*Arvida* devient une manière pour le narrateur de relancer le récit. L'écrivain advient là où le conteur s'arrête, et il va au-delà du rêve avorté d'Arthur Vining Davis en donnant vie à ce qui autrement ne serait resté qu'une série d'histoires perdues au bout des routes de l'Amérique. ┘